

# LES LETTRES ET LES ARTS

la souche de l'olivier, assèche les sillons, il repart  
ici de beaux légumes et de ces arbres fruitiers.  
Toi, en retour, félicite-toi doucement sur sa terre  
grec et coupe de fleurs les herbes printanières.

Je songe à Socrate de Samos, et à la plainte  
de Botrys, « vieillard de quatre-vingts ans qui a  
entraîné en pleine jeunesse son fils Glouquet et  
sage », un sémblé supérieur, la statue où Gezelle  
fait parler une mère affligée par la mort de son  
enfant.

Levez-vous, ô Seigneur, et laissez mes malins !  
Séchez mes pleurs dont la source tarit ! Je vous  
soutiendrai, je vous soutiendrai jusqu'à la mort, mère  
violente, je me tiendrai debout près de votre mère  
douloureuse.

L'espérance chrétienne en plus, n'est-il pas pi-  
quant d'observer comme Guido Gezelle rejoint  
par là, d'instinct, la notion de la poésie alexan-  
drine, qui fleurit aux épithètes de l'antiquité.

Il avait publié, en 1853, son premier ouvrage :  
*Essais de poésie (Dichtproeven)*; puis, en 1862,  
ses *Poèmes, Épigrammes et Prières (Gedichten, Ge-  
zangen en Gebeden)*. Après, c'est le long silence  
imposé et accepté. Trente ans de silence et d'assure  
aux fatigues du ministère paroissial, consolé seu-  
lement par le chant secret et l'impression qui  
s'élevait, loin des hommes ombreux, vers le Dieu  
qui veille sur son obscurité.

Il faut arriver en 1893 pour que paraisse cette  
haute trilogie : *Tijdens (Couronne du Temps)*,  
*Journeux (Couronne de Femme)* et *Zenitrona*  
(*Couronne du siècle*). Enfin *Rijnsnoer (Collier de  
rimes)* sort des presses en 1896. Ensuite, c'est la  
mort, au mois de septembre 1899.

Le pauvre prêtre, qui avait, comme le  
paysan de l'un de ses recueils, peine et creusé  
dans l'inquiétude l'aride sillon de sa vie, s'en alla  
s'épanouir, lui qui se comparait volontiers à un  
hélioïpe, sous la lumière du soleil éternel.

De cet instant monte la gloire de Gezelle, in-  
stituteur du mouvement de renaissance littéraire  
flamande, parallèle au mouvement de renaissance  
française provoqué par la Jeanne Belge. Son  
exemple et son exemple ont suscité des vocations  
poétiques. Sijn Streuvels, Hugo Vermeest, Cyriel  
Boysse, August Vermeulen, Gustaaf Vermeersch, Ka-  
rel van de Woestyne, Herman Teirlinck, Cesar Ge-  
zelle, son neveu, Stan Gezelle et, plus près de nous,  
François Wils Moens, voire ce Wallon Gastille  
Melloy, tous, poètes ou prosateurs, procèdent du  
rénovateur admirable qui domine et nourrit la lit-  
térature flamande d'aujourd'hui.

Léon Becquet.

## GUIDO GEZELLE, PRÊTRE ET POÈTE

Toute la Belgique flamande et les représen-  
tants de la littérature dite d'expression néerlandaise  
fêtent, ces jours-ci, à Bruges, où il est né le 1<sup>er</sup> juin  
1830, le plus grand lyrisme contemporain de langue  
flamande et populaire, Guido Gezelle, dont le sta-  
tue vient d'être inaugurée en présence de LL. MM. le  
roi Albert et la Reine Elisabeth.

Prêtre et poète, saint prêtre et magnifique poète,  
comme chez nous un Louis Le Cardonnal, Guido  
Gezelle, orgueil et honneur de sa race, est trop peu  
connu en France. Ses œuvres, en effet, ne sont pas  
dans l'original accessibles à beaucoup de lettrés  
étrangers, et il n'en a été publié, je crois bien,  
qu'une seule traduction fragmentaire, due à deux  
des compatriotes du poète : MM. Emile Cammaerts  
et Charles van den Borren. Il ne suffit pas, pour y  
entendre, de pratiquer la langue et la littérature  
néerlandaises, car Guido Gezelle a eu l'ambition de  
fixer par l'écriture moins un parler local dérivé  
de la langue traditionnelle que de rendre à la vie,  
en la rajoutant et en la rafraîchissant, la langue  
maternelle médiévale de Jacob van Merlant et de  
Ruyssbroeck l'admirable, qui se différencie nettement  
du néerlandais pratique, dont elle est pa-  
rente. Guido Gezelle y a intégré le riche vocabu-  
laire du patois savoureux de la West-Flandre :

« Il allait le long de la Lys, a écrit de lui M.  
A. de Ridder dans ses *Vieilleschichten van  
Halen (Vieilleschichten d'Halles)*, et tous  
les vieux airs et les vieux dictons, tous les mots  
nouveau et inconnus qui vivaient dans la bouche  
des humbles et sur les lèvres des petits enfants,  
il les nota et les retint avec amour... »  
Serait-ce parce qu'il vit le jour au mois joli du  
magnat et de la Vierge Marie, dans la ville archai-  
que des béguinages, où la foi chante encore comme  
au temps du divin Omlino, que l'œuvre de Guido  
Gezelle respire un anturisme si tendre, si pur et  
si religieux ? Ne serait-ce point plutôt qu'à cet  
enfant du peuple, fils d'un jardinier au petit sé-  
minaire de Roulers, a été transmis par ce père le  
goût de la terre et des choses qui y vivent, l'amour  
des belles corbeilles parées de fleurs épanouies,  
couleurs et parfums ; des pelouses où les arbres  
se chargent de murmures et de fruits, dons ines-  
timables de Dieu ? Ainsi doté du sens contemplatif,  
lui a été préparé une âme aux étonnantes harmo-  
nies les plus subtiles de la création et du langage  
profond et mystérieux qui est la voix du monde.

Je ne sais rien de plus compréhensif à la fois  
du caractère flamand et du chant royal et chré-  
tien de ce poète inspiré par la magnificence suc-  
cessive des saisons que le court poème que voici :

Une branche de cerises, enfant, une branche de  
cerises mûres à l'éclatante lumière d'or de l'été !  
Gouffées de suc, si fraîches, si pleines, juteuses  
et douces, elles brillent sur l'arbre ; elles par-  
lent sur l'arbre : « Cueille-nous, cueille-nous, dé-  
saisine-elles, Cueille et opaque ta soif ; nous sommes  
mûres et belles... »  
Elles pendent à leurs branches, balancées par  
le vent, le vent tiède d'été.

« Cueille-nous, cueille-nous », criaient-elles  
Je les cueillis. Qu'elles pesaient lourd ! La béné-  
diction de Dieu pesait sur elles !

Dans l'humilité de sa vie et la candeur de son  
rêve, dans son génie spontané qu'émeuvent si in-  
tensement et si mystérieusement les plantes qui pou-  
sent, depuis la pauvre trinité jusqu'à la jou-  
barbe des toits de chaume, le sol fécond où fré-  
mit le soleil et ondulent les blés, les canaux ferti-  
lisants de son pays et le ciel après où adouci qui  
s'y mire, Guido Gezelle fait figure d'une sorte de  
Pavercello des Flandres.

Comme le séraphique François d'Assise, qui  
s'exaltait dans les solitudes de l'Ombrie et pré-  
chait aux oiseaux et louait sa sauterelle et son  
frère le soleil du Bon Dieu, celui-ci, d'un cœur ar-  
dent et d'un fervent presque extatique, a parlé au  
roignol enchanteur des feuillages et de la paix  
nocturne ; il s'est adressé à la vive alouette, flèche  
aile et sonore, partie des sillons, éperdue d'espace  
et de clarté, il a dit le cantique renouvelé des  
champs, des bois, du ciel, des mûriers et des pe-  
tites gens de son terroir et ajouté quelques stro-  
phes incomparables à l'universelle épopée du tra-  
vail, au merveilleux poème de ces valées heureu-  
ses dont le désir-pensif au cœur de l'homme  
exilé comme un souverain des paradis perdus.

Guido Gezelle a tressé des guirlandes neuves de  
rimes pour le front de l'antique reine des plaines,  
la Flandre natale, et des colliers de vers fleuris  
pour la gorge des heures, et des bracelets pour le  
poignet des mois qui précèdent un laboureur de l'an-  
née rustique. C'est en septembre qu'il a placé la  
louange de la Lys. A cette époque, dans les eaux  
de la rivière, bondes par excellence au rouissage  
des lins, on immerge la récolte et une activité  
admirable anime les rives basses. En collabora-  
tion avec mon ami dimmdois Ernest Hosten, j'ai  
fait la traduction d'un passage de cet hymne à  
La Lys :

Le Lin ! Le volla baptisé dans ton sein, ô Jour-  
dain. Il est serré par les liens d'or de la paille  
d'avoine, en belles lanombrières, retenues par  
quatre planches fixées au bord.

Supporte encore un temps, ô Lin ! le fâche de la  
lauré pierre. Elle sera bientôt soulevée ; tu con-  
querra la délinance, et la mort qui te maintenait  
captif ne pourra l'empêcher de surgir du tombeau  
et du sein de la Lys.

Cette pierre te coché, érasé, humilié ; ta tige  
flexible, anollie, gorgée d'eau, n'offre plus aujour-  
d'hui de résistance à qui la brise pour en faire du  
fil et de la noble toile.

Le Lin rassemblé, On l'éparpille, on le dresse en  
javelles et en moyettes. Le soleil rit et joue sur les  
tiges ; elles boient en s'échant ses beaux rayons,  
ses merveilleuses couleurs...

Que vois-je ? ô Israël ! C'est, en raccourci, comme  
une scène biblique : l'exode du peuple d'Abraham.  
Ses tentes grises s'assemblent et s'alignent par mil-  
liers, comme lorsqu'il quitta le royaume du Pha-  
raon...

Et je béats le bonheur que la Flandre opulente  
obtient par son laboureur...

Il y a dans l'original des inflexions et des nuan-  
ces, un charme et un rythme que la plus fidèle ver-  
sion est impuissante à rendre. Mais un sentiment  
même l'empleur et la beauté neuve de semblable  
poésie.

Guido Gezelle fit ses études dans ce petit sé-  
minaire dont son père cultivait le potager, émon-  
dait les rosiers et ratisait les allées. Puis, il fut  
nommé professeur et s'y révéla aussitôt un maître  
incomparable, car il semblait avoir été favorisé

du don des langues. En classe, il lisait, à livre ou-  
vert, non seulement les classiques, mais des textes  
étrangers, des poètes surtout. Il communiquait à  
son enseignement une telle autorité et une telle  
flamme qu'il exerça sur ses élèves et plusieurs de  
ses collègues (entre autres l'abbé Alfons van Hée) la  
plus directe et zélante influence. Une émula-  
tion sans pareille agita les disciples. Une fièvre  
de poésie traversa la calme atmosphère de l'éta-  
blissement. Guido Gezelle, tout savoir et éloquence,  
inaugura cet apostolat de guide idéal et de main-  
teneur de la langue flamande qui devait faire en-  
semble la gloire et le malheur de sa vie, car il lui  
valut d'être déplacé par l'autorité diocésaine, qui  
l'envoya à Courtrai en 1876. Gezelle se soumit et  
se tut.

Il ne donna plus ses soins qu'à son ministère  
pastoral. Refoulement. Prières. Elans vers Dieu,  
« réconfort lorsque tout réconfort est poison, joie  
lorsque toute joie est douleur ». Trente ans il dis-  
cuta vicieusement au même endroit. Ses disciples lui  
restèrent fidèles, mais leur constance même pro-  
longeait sa disgrâce. Lui, n'osait plus toucher que  
rarement, en secret, les cordes de la lyre. Quels  
sermons pourtant à ses ouailles, aux grandes fêtes  
liturgiques, dès que le lyrisme étouffé débordait sur  
sa piété et traversait son prêche !

« Pâques ! Pâques ! s'enthousiasmait-il. Que son-  
nent clairs les chants de l'Alouette et du pinson, la  
voix de l'homme et des bêtes ! Pâques ! Pâques !  
Consacrez le feu, consacrez la lumière, alimentez  
les lampes, répandez la fumée de l'encens Dieu !  
Alleluia ! Dieu est vainqueur de la mort ! »

Luis aussi ressuscitait alors de son tombeau de  
silence. Paroles dans le désert des intelligences.  
Ses paroissiens se montraient plus sensibles assu-  
rément à sa bonté évangélique qu'à ses trésors de  
lyrisme qu'il ouvrait devant eux. Et le buste que  
l'on voit érigé aujourd'hui sous le porche de la  
cathédrale est plutôt un hommage à la charité  
qu'au génie poétique du desservant.

Car à ceux et à celles dont on lui avait confié  
l'ingrate charge spirituelle, le doux capelonne de  
Cortryck, à la soulane verdie et élimée, donnait  
son avoir, donnait ses vêtements, donnait son cœur  
et même sa poésie.

Pour les souvenirs mortuaires qu'il est d'usage,  
là-bas, de distribuer en mémoire des défunts, il  
écrivait de menus poèmes. Sur les tombes des ou-  
vriers de la ville et des laborateurs de la banlieue,  
de tous les indignes ses amis, il déposait ses *Fleurs  
de châtellerie (Kerkhofbloemen)*. (Oyez une de ces  
*Zielgedichten*, pour un charron :

Combien d'arbres sa motte n'a-t-elle pas coupés  
et scies dans le pays de Flandre ! Et le volla gi-  
sant, immobile, vêtu de planches !

Combien de jantes ne courba-t-il point, combien  
de routes ne rendit-il pas gibergantes et vites ! La  
roue roulé encore, l'homme s'est arrêté...

Il le savait bien et cherchait Dieu seul, dans son  
ouïllant laboureur ; travaillant ainsi, il a beaucoup  
peu ; mourant ainsi, il a obtenu son salaire.

Et je me souviens d'une épigramme funéraire de  
Leonidas le Tartarin, pour un maraîcher :

O terre aimée, accueillie dans ton sein le vieil  
Amphicléos, en saccageant ses nombreuses jai-  
gues pour toi, Car sans cesse il planta dans ton sol